

Thème :

« *De la tyrannie du plaisir* »

(2/5)

Extraits de restitution d'un débat du café-philo
de Chevilly-Larue (94)
<http://cafes-philo.org/>
Avec nos remerciements.

Débat :

► Nous sommes de êtres de désirs avant d'être des êtres de liberté. Notre société est à bien des sens du terme, une société d'offre, plus qu'une société de la demande. Nos désirs sont l'objet d'études. En transformant des produits, objets en désir, on en fait des raisons du désir. Nos désirs sont des paramètres économiques, facteur du taux de consommation, facteur de croissance. C'est parce qu'on nous révèle ce que nous ne savions pas avoir besoin, en avoir le désir, que nous sommes ces utiles consommateurs « panurgés », qui vont dépenser, voire s'endetter, jusqu'à être surendetté, et parfois au-delà de seules besoins nécessaires.

Nous naissons dans une société qui s'est structurée économiquement et socialement au cours des siècles. Nous sommes éduqués suivant ces critères. Arrivés à l'âge adulte, nous sommes face aux choix, mais avons-nous réellement le choix. Il nous faut rentrer dans le moule, ou alors être exclu du monde; pas facile, pas évident, ou alors c'est la marginalisation, nos volontés sont sur des rails.

Tout l'aspect tient dans cette idée induite, que réaliser ses désirs, c'est se réaliser, d'où il s'en suit, une valorisation de soi, « parce que je vaut bien », c'est la colonisation marchande des esprits, je consomme, donc je suis.

Que deviendrait notre société occidentale, si tout à coup, nous nous mettions à avoir des désirs se limitant aux seuls besoins naturels ?

Je crois que nous avons hérité, ce jouir sans entrave, qu'évoque l'introduction, de certains errements de Mai 1968, cet orgasme social, où il était tout à coup, « interdit d'interdire », slogan que certains n'ont jamais compris au deuxième degré.

C'est aussi dans le même ordre d'idée, l'héritage Dolto ; à partir de là, je n'ai rien à m'interdire ; tout m'est du, ou alors la société est responsable de mon insatisfaction, responsable de ma privation, de la frustration de mes désirs, car mon désir devient mon droit.

En fait, nous sommes parfois en face de pulsions, nous pouvons imaginer que céder à nos désirs est un acte de liberté, alors que nous ne sommes plus libres.

Céder ou ne pas céder à ses désirs, nous ramène à la philosophie épicurienne qui nous rappelle que l'accès au bonheur dépend de notre capacité à choisir entre les désirs naturels, objectifs, et les désirs vains, subjectifs.

Les religions nous ont souvent dit que c'était le diable qui se cachait derrière les tentations parfois relevant de l'inaccessible, voire d'interdits ; « *Mes désirs* » dit Sartre dans *Huis clos* « *m'infectent l'âme, ils sont un obstacle au bonheur ; comment choisir entre le diable et le bon dieu* ».

La tempérance, la sobriété seront reprises par des religions, et plus particulièrement par ceux qu'on appellera les réformistes, dont les protestants.

Cela va, pour ceux qui prennent tout au pied de la lettre, jusqu'à refuser systématiquement tout ce qui découle du désir. Je pense aux personnages protestants intégristes du film « le

festin de Babette », où les personnages s'interdisent de parler des plats succulents qu'ils mangent ; c'est une autre forme de tyrannie qu'on s'impose à soi-même, et à ses proches. Et d'autres religions ont aussi inversé cette notion de tyrannie quant aux désirs.

Entre la rigueur sous la forme de l'intégrisme et la satisfaction sans freins de tous nos désirs, la voie raisonnable est à notre portée.

Et je conclus ce propos : si le tyran pour nos désirs, comme cela a été dit, c'est souvent nous-même, et en tant qu'épicurien, au sens philosophique du terme, savoir modérer mes désirs, m'aide à une vie heureuse.

(A SUIVRE)